

# La présomption de l'innocence

## *Young Sherlock Holmes*

Frédéric Julien

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Julien, F. (1986). Review of [La présomption de l'innocence / *Young Sherlock Holmes*]. *24 images*, (27), 36–36.

# YOUNG SHERLOCK HOLMES

## La présomption de l'innocence

Frédéric Julien

À l'heure où la mode (et la garantie du succès) est aux «teenage movies», il était logique qu'on aborde un jour ou l'autre la jeunesse de Sherlock Holmes, le célèbre détective né sous la plume de Sir Arthur Conan Doyle. Mais il fallait tout de même une certaine dose de témérité pour oser le faire, car l'auteur lui-même ne s'était jamais vraiment aventuré sur le sujet. Et même si Sherlock Holmes a été, paraît-il, le personnage le plus souvent porté à l'écran (dans 186 films!), rares furent les scénarios originaux réussis (1).

Les parents Columbus se doutaient-ils qu'en faisant baptiser leur fils du nom de Christopher, ils le prédestinaient à des projets ambitieux? Au sein de l'équipe Spielberg, le scénariste Chris Columbus est en tous cas considéré, lui aussi, comme un «wonderboy». Précoce et prolifique, il a déjà à son actif, à l'âge de 27 ans, les scénarios de *Reckless* (retouché par d'autres), de *Gremlins*, de *Goonies* (sur une idée de Spielberg) et maintenant de *Young Sherlock Holmes*. Sans compter qu'il finit d'écrire le troisième épisode de la série des *Indiana Jones*. On comprend donc que les projets musclés ne lui dont pas peur! Pour *Young Sherlock Holmes*, il fallait rester fidèle à l'essence des romans de Doyle, tout en essayant d'innover au niveau des situations. Pas si simple, le pari a pourtant été gagné. L'essence des romans est bel et bien respectée:

Sherlock est un brillant collégien, maîtrisant aussi bien la déduction que l'épée, déjà flegmatique et un rien pédant. Ce cher Watson est un petit nouveau rondouillard et balourd avec qui il se lie d'amitié. Londres est victorienne à souhait, l'atmosphère y est digne d'un Dickens(2) et on retrouve avec plaisir le fidèle inspecteur (ici débutant) Lestrade de Scotland Yard. On apprend aussi, par des insertions cocasses, l'origine des quelques éléments — comme la pipe d'écume et la fameuse casquette — qui s'auront si bien caractériser le futur détective. L'histoire, quant à elle, innove relativement bien, mais débute dans les règles classiques du genre policier: une suite de suicides dans des circonstances mystérieuses éveille la curiosité naturelle du jeune Sherlock Holmes et lui donne l'occasion, avec l'aide plus ou moins volontaire de Watson, de mener sa première véritable enquête. En nous conduisant jusqu'au lieu de culte d'une étrange secte, elle va ensuite faire déborder l'intrigue dans le fantastique.

Ce film plein de rebondissements et de retournements inattendus, jusqu'à la toute fin... après le générique, nous permet de voir à l'œuvre deux jeunes et talentueux comédiens, Nicholas Rowe et Alan Cox, dans des rôles taillés sur mesure (entre autres pour le physique), de magnifiques images par un Stephen Goldblatt toujours aussi soigné (*Outland*, *The Hunger*, *The Cotton Club*) et de somptueux décors, même lorsqu'il s'agit des bas-fonds de Londres. Mais ce sont les effets spéciaux, absolument époustouflants, qui donnent à ce film toute sa force et en font un «Sherlock Holmes» à part des autres. En effet, les suicides dont nous avons parlé plus haut sont provoqués par d'horribles hallucinations... dans lesquelles rien ne man-

que! On n'a manifestement pas lésiné sur les moyens! La scène, entre autres, où Watson est cerné par une horde menaçante de pâtisseries, devrait passer incessamment dans les «Annales» du cinéma!

*Young Sherlock Holmes* a permis une fois de plus au producteur Spielberg de réunir sa grande «famille»: Chris Columbus comme scénariste, Kit West aux effets spéciaux et Norman Reynolds aux décors sont ici les plus connus. Il lui a également permis de reprendre les recettes qui ont fait de ses entreprises précédentes des succès aux box-office. Un film de Spielberg, même lorsque celui-ci n'assure pas lui-même la mise en scène, qui est ici de Barry Levinson, porte inévitablement sa marque quelque part. En regardant *Young Sherlock Holmes*, on ne peut s'empêcher de faire des comparaisons avec d'autres de «ses» films: les petites créatures dans *The Gremlins*, le savant lunatique et génial dans le même film, la découverte d'un lieu étrange dans *The Goonies*, une secte pseudo-égyptienne s'adonnant à une cérémonie sacrificielle dans *Indiana Jones and the Temple of Doom*, la course dans le ciel avec *E.T.*... et je ne fais que citer les plus apparentes. Personnellement, ces ressemblances m'ont intrigué sans toutefois me priver de mon plaisir de spectateur émerveillé. Même si le film paraît destiné aux adolescents, on se dit qu'il n'y a pas d'âge pour le merveilleux.

(1) À part peut-être *The Private Life of Sherlock Holmes* où Billy Wilder tentait de le démystifier et *The Adventure of Sherlock Holmes Smarter Brother* où Gene Wilder misait sur le comique en lui inventant un drôle de frère.

(2) La comparaison n'est d'ailleurs pas gratuite puisque Columbus dit s'être inspiré pour camper son décor de deux films de David Lean, *Great Expectations* et *Oliver Twist*, adaptés de Dickens.